Dans l'Utérus du Volcan d'Andrea Genovese

Ce qu'il arrive quand un écrivain s'empare de la langue française pour évoquer sa Sicile natale

Vanessa De Pizzol

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/955>

DOI : 10.4000/traduire.955

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 84-87

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Vanessa De Pizzol, « *Dans l'Utérus du Volcan* d'Andrea Genovese », *Traduire* [En ligne], 237 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/955> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/traduire.955>

Compte rendu d'ouvrage

***Dans l'Utérus du Volcan* d'Andrea Genovese**

**Ce qu'il arrive quand un écrivain s'empare
de la langue française pour évoquer sa Sicile natale**

Vanessa De Pizzol

Un poète sicilien de Messine, après des décennies d'exil, retrouve sa terre natale à l'occasion d'un prestigieux prix littéraire qu'il se voit décerner au cours d'une cérémonie dont le faste s'avère pour le moins troublant. Le décor est planté : le roman s'ouvre sur un buffet orgiaque donné en l'honneur de la remise du *Grand Prix de poésie chrétienne Gaetano Ferrella*, comme un avant-goût de tous les débordements possibles.

Vanni, la cinquantaine, se retrouve alors plongé dans un univers à la fois familier et étranger, en plein choc culturel et temporel qu'illustre parfaitement sa relation avec les deux personnages féminins du roman : sa femme Louise, une jolie Lyonnaise, délicate et raffinée, qui découvre la Sicile, et la jeune Lillina, au service du mafieux Lorenzo Ferrella, dont la

sensualité éclatante et conquérante bat en brèche toute résistance.

Le poète consacré, perpétuellement flanqué de ses deux incarnations de la féminité, dessine un itinéraire qui, en l'espace de quelques jours, l'entraîne de la côte à l'Etna, pour s'achever en mer, à proximité des Îles Éoliennes, lui offrant un ultime point de vue sur sa Sicile.

Ce parcours de Vanni, aux accents proustiens, n'est pas sans déconvenues. S'il est vrai que rien n'a changé concernant la collusion de tous les pouvoirs, les pratiques mafieuses, les petits arrangements avec la légalité, les êtres chers, eux, ne sont pas immuables et leur vieillissement affecte profondément le protagoniste. De sorte que les retrouvailles finissent toujours par avoir un goût amer. Tout le roman est scandé par cette oscillation.

Le lauréat du *Grand Prix* peut ainsi s'imaginer un instant faire un saut à travers les années, alors qu'il est tiré de son lit par un vacarme bien connu :

Il sauta hors du lit et se précipita à la fenêtre, l'ouvrant d'un geste enragé. Le temps de voir la petite calèche disparaître à une allure folle, au virage de la rue, juste à côté de l'hôtel. Il avait oublié les réveils brutaux causés par des tiercés clandestins : les petits boss mafieux n'avaient pas perdu l'habitude de leurs paris, et lançaient toujours leurs pouliches dans les rues de la ville, sans se soucier des passants. Deux autres calèches suivirent en l'espace de quelques secondes, la première risquant de renverser un vendeur de fruits en train d'étaler sa marchandise, la seconde rasant dangereusement le garde-fou, qui séparait la rue de la mer⁽¹⁾.

Revoir Lucio, son ami d'enfance, constitue en soi un intense bonheur, même si le cadre choisi, celui d'une veillée funèbre, s'avère quelque peu incongru. Faut-il y voir la marque de l'auteur, qui aime à juxtaposer des éléments inconciliables ? Échanger avec lui des souvenirs, constater que leurs vieilles blagues les font toujours rire, que l'entente à demi-mots fonctionne comme avant est salvateur :

Vanni rit. Lucio et lui étaient tellement sur la même longueur d'onde pendant leur jeunesse que, des conneries pareilles, ils en accouchaient par centaines dans une journée⁽²⁾.

Mais au moment de se quitter, le constat s'impose, implacable :

Lucio l'embrassa comme un gamin, puis, un peu honteux remonta dans sa voiture. Vanni n'y avait pas fait attention avant : il avait les cheveux complètement blancs. Il se tourna vers la mer, vidé, amer⁽³⁾.

La rencontre avec ses parents, auxquels il présente pour la première fois son épouse, Louise, s'avère bien plus emblématique. Il y a, symboliquement, la longue ascension en voiture de cette masse inquiétante qui mange une grande partie du paysage, Mongibel (l'autre nom arabe de l'Etna), pour rejoindre le village où résident désormais son père et sa mère. Il y a la prise de conscience du temps qui passe, inexorablement, pour les siens et pour soi-même. Mais le regard de Vanni sur ses proches se teinte d'une grande tendresse, et l'ironie subtile de l'auteur vient désamorcer pour un instant la mélancolie de l'intimité retrouvée avec ses géniteurs. Que ce soit, avec son père :

Quand son père fut devant lui, les bras ouverts, Vanni souleva lentement la tête, savourant la découverte de son visage rayonnant comme la rosace, avant de l'embrasser. Les grosses lèvres gercées du vieux bougeaient imperceptiblement et ses joues aussi, sous l'effet de l'émotion. Il avait un œil à moitié fermé, comme si la paupière s'était agrandie ou déplacée. Un trou dans sa bouche montrait que son combat acharné pour défendre ses dents – il avait perdu la première à soixante-dix ans ! –, avait pris fin. Vanni en éprouva une douleur aiguë à sa molaire cariée, comme si la reddition de son père sonnait le glas pour sa propre dentition⁽⁴⁾.

(1) GENOVESE Andrea, *Dans l'Utérus du volcan*, Éditions Maurice Nadeau-Lettres Nouvelles, Paris, janvier 2018, p. 46.

(2) *Ibid.*, p. 57.

(3) *Ibid.*, p. 60.

(4) *Ibid.*, p. 163.

et plus encore avec sa mère, fragile comme un petit oiseau :

Il resta silencieux. Sa mère le regarda méfiante.

— Es-tu allé à l'école ? fit-elle un instant après.

Qu'ils étaient loin ces petits yeux enfoncés dans ses orbites !

— Aujourd'hui, on est sortis plus tôt. Il manquait un prof, fit-il.

— Ils sont toujours absents. C'est pourquoi les enfants n'apprennent plus rien à l'école ! Est-ce que tu as mangé ?

— Oui, maman, j'ai mangé.

— Vanni, mon enfant, est-ce que je peux te poser une question ? Qui est cette Japonaise qui est venue habiter chez moi ? Une amie à toi ?

— Quelle Japonaise, Maman ?

— Celle qui fait la cuisine. C'est une fille gentille, mais elle m'emmerde. [...] Est-ce qu'ils viennent maintenant à l'école, les Japonais ? Le monde est sens dessus dessous.

Il éclata de rire, comme un gamin. Sa mère, d'abord décontenancée, rit aussi, tout en le regardant d'une manière qui voulait dire « tu m'en contes, mais moi, je suis bien plus maligne que toi »⁽⁵⁾.

Vanni et sa femme partagent ainsi une tranche de vie familiale, en compagnie de parents âgés, assistés au quotidien par une jeune Philippine, Maria De Jesus. Ils font l'expérience d'une sorte de retraite, dans ce « pigeonier, oublié de Dieu comme des Sarrasins, au temps où leurs incursions sur les côtes rendaient providentiels des refuges pareils, difficiles à atteindre »⁽⁶⁾.

Les rapports qui se nouent entre les personnages, leur moi profond, sont toujours étroitement liés à la nature, et dans une vision plus large, au cosmos : du mafieux Lorenzo Ferrella, qui ouvre le roman en lui donnant une fausse allure de polar, s'imaginant un instant « mitraille à la main, tirer sur cette masse informe et gélatineuse de bavards, de vendeurs de vent, mais il chassa cette pensée, se tournant vers la mer, vers cette abstraction compacte et ténébreuse qu'il savait, dans le précipice et le silence de la nuit, renfermer la mer »⁽⁷⁾, à Louise, cherchant des réponses à ses interrogations existentielles où la maternité occupe une grande part, en passant par Lillina, dont la libido s'exprime comme un « big-bang miniature, [...] dispers[ant] dans la cyprine nébulaire les particules existentielles »⁽⁸⁾, sans oublier Vanni, qui se tourne vers la mer comme un miroir aux mirages pour tenter d'explorer sa vie et sa condition d'exilé à lui-même.

(5) *Ibid.*, p. 171-172.

(6) *Ibid.*, p. 162-163.

(7) *Ibid.*, p. 8.

(8) *Ibid.*, p. 43.

C'est dans cet exercice, il faut le reconnaître, que le talent d'écrivain d'Andrea Genovese, poète avant tout, trouve sa pleine expression. L'écriture explose, va chercher dans les anfractuosités, sans concession, jusqu'à risquer la rupture. Le lecteur ne peut que se laisser prendre dans ce tissage arachnéen. Sans concession, l'écrivain prouve à quel point il n'en fait aucune quand il tord cette langue française aimée et adoptée à l'ombre des grands auteurs, forgée à grand renfort d'érudition. Sans concession, Andrea Genovese en donne une autre preuve dans ses critiques acerbes contre la gangrène qui ronge la société (et dont la mafia n'est que la pointe avancée), l'aliénation mentale que peut produire la religion, et la profonde hypocrisie qui domine dans le petit cercle de la littérature autorisée. Le poète et le polémiste, indéfectiblement unis, pour donner corps à ce roman extraordinaire.

vanadep@orange.fr

GENOVESE Andrea, *Dans l'Utérus du volcan*, Éditions Maurice Nadeau-Lettres Nouvelles, Paris, janvier 2018, 220 pages.

ISBN/code barre 978-2-86231-267-5